L'ENCYCLIQUE DE LÉON XIII

SUR LA FRANC-MAÇONNERIE.

A son tour, après Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et tous les papes jusqu'à Pie IX, Léon XIII a dénoncé les doctrines et les méfaits de la franc-maçonnerie.

Il l'a fait dans une forme merveilleusement appropriée aux temps actuels, non plus seulement en condamnant l'erreur mais en donnant au peuple chrétien un enseignement développé, lumineux, pratique, sur la question envisagée dans toute son ampleur.

Et lui-même prend soin d'avertir que cette Encyclique est le résumé et le couronnement d'Encycliques antérieures, où sont exposés les vrais principes de l'ordre social chrétien.

« A peine avions-Nous mis la main au gouvernail de l'Église, que Nous avons clairement senti la nécessité de résister à un si grand mal et de dresser contre lui, autant qu'il serait possible, Notre autorité apostolique. — Aussi, profitant de toutes les occasions favorables, Nous avons traité les principales thèses doctrinales sur lesquelles les opinions perverses de la secte maçonnique semblent avoir exercé la plus grande influence. C'est ainsi que, dans Notre Encyclique *Quod apostolici muneris*, Nous Nous sommes efforcé de combattre les monstrueux systèmes des socialistes et des communistes. Notre autre Encyclique *Arcanum*, Nous a permis de mettre en lumière et de défendre la notion véritable et authentique de la société domestique, dont le mariage est l'origine et la source. Dans l'Encyclique *Diuturnum*, Nous avons fait connaître, d'après les principes de la sagesse chrétienne, l'essence du pouvoir politique et montré ses admirables harmonies avec l'ordre naturel, aussi bien qu'avec le salut des peuples et des princes. »

« Aujourd'hui, à l'exemple de Nos prédécesseurs, Nous avons résolu de fixer directement Notre attention sur la société maçonnique, sur l'ensemble de sa doctrine, sur ses projets, ses sentiments et ses actes traditionnels, afin de mettre en une plus éclatante évidence sa puissance pour le mal, et d'arrêter dans ses progrès la contagion de ce funeste fléau. »

Ces Encycliques forment donc un corps de doctrine; elles déterminent les fondements et les lois essentielles de la société, de la amille, de l'état et bien qu'adressées officiellement à l'Épiscopat seul, elles sont évidemment destinées à instruire le peuple catholique tout entier.

Il est d'un intérêt capital de déterminer nettement quelle doit être l'attitude des fidèles devant ces graves enseignements.

Les Encycliques n'ont pas le caractère de définitions dogmatiques. Mais elles constituent, immédiatement après la définition dogmatique, l'acte le plus élevé de l'autorité doctrinale ou *magistère* du Souverain Pontife. Nul n'y peut contredire sans témérité et sans scandale. Le Vicaire de Jésus-Christ parle dans l'exercice de sa charge divine, de son auguste paternité.

Au temps du gallicanisme, l'infaillibilité du Pape, même dans les définitions de foi, était contestée. Aujourd'hui cette infaillibilité est devenue article de foi. Qui la contesterait ne serait plus catholique. L'esprit d'indocilité, cet esprit que saint Paul appelait *cor malum incredulitatis* se rabat sur les enseignements qui n'offrent pas le caractère de la définition de foi.

C'est ainsi que tous les jours encore des esprits dévoyés esquivent et même combattent ouvertement le *Syllabus*. Ils croient avoir donné la preuve d'une sagacité profonde, quand ils ont fait observer que le *Syllabus* n'offre pas les caractères d'une série de définitions de foi, ce qu'on savait de reste, et ils en concluent qu'on est en droit de n'en tenir aucun compte, ce qui est inexact.

En outre du miracle permanent de l'infaillibilité dans les choses du dogme et de la morale, *fidei et morum*, le Souverain Pontife a une grâce d'état pour donner au peuple chrétien les enseignements et la direction qui lui sont nécessaires. Tandis que c'est par l'étude et la discussion que la vérité scientifique se découvre, c'est par le magistère sacerdotal que la vérité religieuse arrive aux intelligences.

Mais qu'est-ce que la vérité religieuse? La vérité religieuse ne

comprend pas seulement les mystères, tels que la Trinité, l'Incarnation, la Grâce, l'Eucharistie. Elle compreud les principes et les règles de la moralité humaine, individuelle, domestique et sociale, la moralité humaine étant un des éléments essentiels de la religion.

Une partie de ces principes et de ces règles se trouve dans la Révélation; ce sont alors des *vérités de foi*, et si elles sont définies, des vérités de foi universellement obligatoires, *des vérités de foi catholique.*

Une autre partie ne se trouve pas dans la Révélation, explicitement du moins; l'enseignement de l'Église, du Pape les fait connaître d'une manière certaine, et tout chrétien leur doit une soumission non seulement extérieure, mais intérieure. Ce n'est plus un article de foi; c'est encore l'enseignement infaillible de l'Église, l'enseignement de Dieu.

Le libéralisme, qui n'est pas mort, — et qui ne mourra même jamais parce qu'il est fils d'un père immortel, l'orgueil humain, — voit dans l'infaillibilité de l'Église, comme dans l'autorité sous toutes ses formes, un mal nécessaire. Son idéal, c'est une liberté aussi ample que possible, dût cette liberté aboutir aux plus funestes illusions, aux plus épouvantables mécomptes. La vérité n'est un bien à ses yeux que s'il peut se vanter de l'avoir en quelque sorte créée, en la découvrant. Il voudrait donc borner sa soumission aux articles de foi, et sur tout le reste, garder une complète liberté d'opiner et même d'endoctriner les faibles et les ignorants, sans souci aucun des directions du Saint-Siège.

Mais les plans de la Providence n'ont point été faits pour donner satisfaction aux appétits du libéralisme. Ils ont eu pour fin la glorification de Dieu et le bonheur de l'homme par l'accomplissement d'une loi clairement promulguée et nettement connue de tous dans ses grandes lignes et dans ses détails. L'enseignement de l'Église est complet, parce que l'humanité a besoin d'un tel enseignement.

Sans doute, — c'est là ce qui irrite ses adversaires qui voudraient la confiner dans les régions solitaires de la mystique, bien loin des affaires humaines; c'est là ce qui parfois mécontente ses enfants indociles, que gêne en leurs pensées et en leurs desseins un enseignement trop précis, — tout ce qui se rattache à la pratique du devoir, du devoir individuel et du devoir social fait partie de cette *doctrine des mœurs* sur laquelle l'Église n'est pas moins infaillible que sur la *doctrine de la foi.*

Déjà nous l'avons fait observer; les enseignements du Saint-Siège ne créent pas tous et en toutes leurs parties des articles de foi. Quand un Pape fait une définition, — c'est-à-dire décide souverainement (*ex cathedrâ*) ce qu'il faut croire ou ce qu'il faut faire, — il le déclare expressément. Mais en dehors des définitions solennelles, qu'on ne peut contredire sans commettre le crime d'hérésie, le Pape, pasteur et père du peuple chrétien, exerce de diverses manières sa charge de docteur universel.

Durant de longs siècles, les nations vivaient isolées les unes des autres, les communications étaient rares et difficiles, la publicité illimitée de la presse périodique inconnue. Les Papes s'adressaient alors, selon que le réquéraient les conjonctures, à un évêque, à un prince, à un groupe restreint. L'imposante collection du *Bullarium magnum* témoigne de la constante sollicitude du Saint-Siège à l'égard de l'enseignement de la vérité dogmatique et morale, et de son zèle pour la défendre.

En présence d'un ordre de choses nouveau, d'un monde dans lequel la parole court d'un bout du globe à l'autre en un moment, la Papauté a trouvé, dans le sentiment de son devoir et des besoins de l'humanité, l'inspiration d'une méthode nouvelle. Pie IX, en mainte occasion, a parlé pour être entendu de l'univers entier. Cette initiative intelligente et hardie a fait sa gloire. Que de calamités eussent été détournées, s'il eût trouvé des oreilles plus dociles !

Après lui, Léon XIII s'est assis dans la chaire de Pierre. Entre l'évêque d'Imola et l'archevêque de Pérouse, au point de vue humain, le contraste était grand, au physique et au moral. Celui-ci, robuste, un peu replet, à la physionomie mobile, nature ardente, impressionnable, enjouée; heureux de voir les visiteurs se succéder en foules toujours grossissantes sur les marches du Vatican, étonnant ses serviteurs et déconcertant ses ennemis par des saillies à la fois familières et fortes, disant à chacun son fait, tout haut et sans circonlocution, aimant à parler et séduisant ses auditeurs par la vivacité de sa parole, prompt à saisir l'erreur et sachant d'un mot la caractériser et la flageller.

Celui-là, d'une plus haute stature, mais d'un tempérament plus débile, d'une pâleur d'ascète, au regard lumineux, ami des études profondes et des longues méditations, se plaisant à la solitude, bien que sachant accueillir en père les chrétiens ses fils;

circonspect, prudent, temporiseur, offrant la paix aux persécuteurs avec une modération, une discrétion, une courtoisie à laquelle les plus acharnés *ont dû rendre hommage*, parlant plus rarement et préférant buriner sa pensée dans des pages où la beauté sévère de la forme met en relief avec les pensées les plus hautes les directions les plus pratiques et les plus nécessaires.

Tous les deux gardiens incorruptibles de la vérité catholique et des droits de l'Église qui en découlent et défenseurs infatigables du peuple chrétien ; tous les deux dominant de bien haut les personnages qui, applaudis ou sifflés, attirent un moment l'attention sur la scène du monde, aux derniers jours du dix-neuvième siècle.

L'expression la plus saillante du magistère doctrinal de Pie IX, c'est le *Syllabus*. Le Syllabus est un instrument de défense contre l'invasion des erreurs modernes. Assurément, cette page immortelle jette un grand jour sur les vérités opposées ; néanmoins, ce n'est que par voie indirecte. Il faut qu'on aille chercher et formuler exactement la proposition contradictoire de la proposition condamnée, laquelle diffère de la proposition contraire. Si les théologiens exercés font facilement ce travail, il n'en est pas de même du public ordinaire.

Mal compris par les uns, oublié par les autres, devenu sur les lèvres du vulgaire trompé le synonyme de glorification de l'ancien régime, le *Syllabus* ne pouvait plus suffire ni à guider les fidèles ni à désillusionner les adversaires de bonne foi.

Dans sa haute sagesse, Léon XIII l'a senti. Et dès les premiers temps de son pontificat, — lui-même nous le disait tout à l'heure, — il s'est résolu à donner à l'humanité, dans une série d'instructions solennelles, sous une forme positive et méthodique, les enseignements qui lui sont aujourd'hui nécessaires.

Que de fois, en présence des erreurs qui s'accumulent, du flot des négations qui monte, des nouveaux et terribles bouleversements révolutionnaires qui se préparent, nous avons entendu réclamer avec angoisse la promulgation des vraies lois de l'ordre social chrétien !

Des hommes de cœur comprennent qu'il faut le rétablir ou périr. Mais sitôt qu'ils sollicitent le concours d'autrui, les divergences d'appréciation commencent même entre catholiques intelligents et sincères et rien n'aboutit.

Eh bien ! Les lois de l'ordre social chrétien ont été formulées par la plus haute autorité qui soit sur la terre. Léon XIII les a succes-

sivement exposées dans les Encycliques où il combattait les principales thèses doctrinales de la franc-maçonnerie. Il les rappelle et les résume dans l'Encyclique *Humanum genus*. A nos contemporains de lire celle-là du moins, et d'en tirer profit s'ils ne veulent pas que la maçonnerie que l'insouciance des uns, et la complicité des autres a faite déjà si redoutable, achève la démolition de toutes les croyances avec celle de tous les droits.

II

Le mal est qu'on ne lit pas les Encycliques ou qu'on les lit dans les journaux qui veulent bien en donner quelques fragments avec un compte rendu sommaire et souvent fantaisiste, comme on lirait un article « variété » des *Débats* ou du *Figaro*.

« A propos, le Pape a écrit contre la maçonnerie. — Vraiment! il a bien fait. — Vous croyez? Moi, je pense qu'il aurait peut-être bien fait de n'en point parler. Cela va appeler l'attention sur ces gens-là. — Après tout, ils ne sont pas bien dangereux. Mais les Jésuites auront demandé cette petite consolation. — Probablement. Néanmoins aucuns prétendent que les francs-maçons ne sont point satisfaits et vont demander au gouvernement de défendre la publication de cette Encyclique dans les églises. — Ce serait plaisant, en présence de ce qui se dit librement contre l'Église dans les loges. Mais à quoi bon? Dans huit jours, on ne parlera plus de cette Encyclique. Elle est néanmoins fort bien tournée et le vieillard du Vatican est un homme capable. Aussi mon journal y a consacré près de trois colonnes. »

Voilà comment dans un certain monde conservateur on a pris connaissance d'un des actes les plus considérable du Magistère pontifical dans ce siècle.

Nous prions nos lecteurs de nous permettre d'insister ici, et de dire comment il nous semble qu'un document d'une telle importance doit être accueilli.

« Lorsque l'élu du Seigneur prit le commandement de la milice catholique, l'Église subissait un furieux assaut. Princes et peuples semblaient conjurés contre l'œuvre divine. Léon XIII offrit la paix à tous; pendant six ans, implorant l'assistance divine, il fit comme ce bon pasteur, dont l'image touchante décore les murs de toutes les catacombes romaines : il alla au-devant des brebis

égarées; il leur offrit l'aide de ses puissantes épaules. A présent, il a ramené tous ceux qui pouvaient être ramenés; il n'a plus en face de lui que les loups; il est lui-même, comme la brebis de l'Écriture, au milieu du troupeau des loups, mais des loups qui se dévorent entre eux.

« C'est encore à la pacification que travaille Léon XIII ; mais le temps des supplications est passé. Qui a voulu entendre a entendu. Il fait résonner dans toute son énergie l'adjuration suprême, l'avertissement décisif. Il parle comme le Docteur infaillible, éternel, celui dont les paroles portent à la fois le salut et la condamnation.

« On a remarqué comment, en ses dernières allocutions, le Pape a haussé la majesté de sa voix, la gravité de ses conseils. Aujourd'hui il saisit corps à corps l'astucieux ennemi qui a séduit les princes et les peuples. Puisque les puissants sont aveugles, qu'ils se livrent eux-mêmes à leurs pires adversaires, c'est lui, le roi sans armée, qui combattra seul pour tous. »

Ainsi parlait, le lendemain de la publication de l'Encyclique *Humanum genus*, un grand chrétien, qui venait de subir persécution pour la cause de la Papauté qu'il avait intrépidement défendue. On n'aurait pu mieux dire.

Mais ce qu'il faut ajouter, c'est que cette Lettre Apostolique est le fruit d'un long et patient labeur, c'est que chacune des affirmations a été attentivement mesurée, c'est que chacun des mots y a une portée considérable, et qu'à l'intelligence de telles pages, une lecture rapide ne peut pas suffire. Il faut s'y arrêter, relire, méditer.

A la faconde ampoulée de nos célébrités du jour, une telle épreuve serait fatale et l'on s'étonnerait d'avoir admiré la prose ou les vers de ces demi-dieux; les graves enseignements du Vicaire de Dieu en terre y prendront des clartés nouvelles.

Sans doute, on n'y trouve point l'appareil de l'érudition. La papauté est, même pour qui méconnaîtrait sa divine origine, une autorité assez haute pour n'avoir pas besoin de répondants. Elle résume et proclame l'enseignement de tous les siècles chrétiens, de toutes les nations vraiment civilisées, en donnant à cet enseignement la forme réclamée par les temps que traverse l'humanité voyageuse.

En ce qui touche la maçonnerie, le portrait qu'en trace Léon XIII d'une main si sûre est d'une ressemblance achevée. Que ceux-là qui en douteraient lisent le grand ouvrage de Claudio Jeannet où

sont entassés et accumulés les documents les plus significatifs et les plus irréfragables.

Mais comment se fait-il que cet effrayant tableau soit l'exacte expression de la réalité? Comment dans le champ du père de famille, où le bon grain avait été semé avec tant de profusion, l'ivraie a-t-elle pu prendre de telles proportions? C'est ce qu'il importe singulièrement de savoir. Léon XIII va nous le dire.

III

« Depuis que, par la jalousie du démon, le genre humain s'est misérablement séparé de Dieu, auquel il était redevable de son appel à l'existence et des dons surnaturels, il s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre l'un pour la vérité et pour la vertu, l'autre pour tout ce qui est contraire à la vertu et à la vérité. — Le premier est le royaume de Dieu sur la terre, à savoir la véritable Eglise de Jésus-Christ, dont les membres, s'ils veulent lui appartenir du fond du cœur et de manière à opérer leur salut, doivent nécessairement servir Dieu et son Fils unique de toute leur âme, de toute leur volonté. Le second est le royaume de Satan. Sous son empire et en sa puissance se trouvent tous ceux qui, suivant les funestes exemples de leur chef et de nos premiers parents, refusent d'obéir à la loi divine et multiplient leurs efforts, ici pour se passer de Dieu, là pour agir directement contre Dieu. »

« Ces deux royaumes, saint Augustin les a vus et décrits avec une grande perspicacité sous la forme de deux cités opposées l'une à l'autre, soit par les lois qui les régissent, soit par l'idéal qu'elles poursuivent; et avec un ingénieux laconisme, il a mis en relief dans les paroles suivantes le principe constitutif de chacune d'elles: *Deux amours ont donné naissance à deux cités : la cité terrestre procède de l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu; la cité céleste procède de l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi.* — Dans toute la suite des siècles qui nous ont précédés, ces deux cités n'ont pas cessé de lutter l'une contre l'autre, en employant toutes sortes de tactiques et les armes les plus diverses, quoique non toujours avec la même ardeur ni avec la même impétuosité. »

« A notre époque, les fauteurs du mal paraissent s'être coalisés dans un immense effort, sous l'impulsion et avec l'aide d'une société

répandue en un grand nombre de lieux et fortement organisée, la société des *Francs-Maçons*. Ceux-ci, en effet, ne prennent plus la peine de dissimuler leurs intentions, et ils rivalisent d'audace entre eux contre l'auguste majesté de Dieu. C'est publiquement, à ciel ouvert, qu'ils entreprennent de ruiner la sainte Eglise, afin d'arriver, si c'était possible, à dépouiller complètement les nations chrétiennes des bienfaits dont elles sont redevables au Sauveur Jésus-Christ. »

Voilà l'histoire vraie de l'humanité. Elle n'est pas une ménagerie de singes devenus politiciens; elle est l'œuvre de Dieu. Ses destinées se rattachent au plan total de la Providence. Notre espèce n'est que le dernier anneau de la chaîne des êtres intelligents. Les anges, nos aînés, ont été les premiers mis à l'épreuve; nous subissons ici-bas successivement la nôtre.

A ne considérer les choses que superficiellement, l'on eût pu croire que le mal étant une défaillance de la liberté, les violateurs de la législation divine, honteux de leur faiblesse, chercheraient à cacher leur avilissement dans les plus profondes ténèbres et se garderaient soigneusement de troubler la vie des hommes vertueux. Mais l'histoire nous offre un autre spectacle. Partout et toujours les mauvais haïssent, maltraitent et pérsécutent les bons; partout et toujours ils s'efforcent de les corrompre. Pourquoi?

L'origine de ce fait indéniable est la jalousie des anges déchus. Quand Pie IX, de glorieuse mémoire, disait : *La Révolution est satanique*, il disait vrai, et qui sait mesurer la formidable unité des pensées, des agissements, de la stratégie de la Révolution, découvre une profondeur de haine et une constance dans l'action supérieures aux forces de l'homme. C'est là ce qui fait que la Révolution ne sera pas vaincue par des moyens purement humains et qu'éternellement elle se rira de ceux de ses adversaires qui sont en même temps des révoltés contre Dieu.Les chrétiens mâtinés de rationalisme, et pour lesquels la renonciation au démon n'est guère qu'une métaphore, auront beau chercher des remèdes purement politiques au virus révolutionnaire, ils ne guériront pas les sociétés malades. Il y faut la prière et le jeûne.

Mais si la jalousie des démons est l'origine de la division qui partage l'humanité en deux camps opposés, cet antagonisme a pour cause directe et immédiate les passions des hommes pervers. Abel chérissait Caïn, mais Caïn haïssait Abel, il lui tendit des embûches et le tua. Abel n'avait point fait de mal à son frère, il était tout

disposé à lui faire du bien ; mais Abel était l'objet des justes préférences du Créateur ; ce fut son crime.

La race de Caïn poursuit la race d'Abel d'une haine immortelle. C'est à Dieu que s'attaque d'abord la libre-vie, puis elle en vient aux enfants de Dieu. La haine de Dieu est en germe dans la violation de la loi divine. Car de ce Père rempli d'une infinie tendresse la rébellion fait un juge ; ce n'est pas sans raison que les docteurs catholiques affirment que le pécheur est en intention un déicide. Pour échapper au châtiment, il anéantirait s'il le pouvait le Dieu qui l'inflige. Ne pouvant le détruire, il le haït.

Veut-on dans les habitudes populaires découvrir la preuve de cette allégation? Qu'on écoute ces hommes qui ont cessé d'adorer Dieu ; ils l'insultent à chaque instant, et le blasphème de son nom éclate incessamment sur leurs lèvres.

Jamais pour l'homme Dieu ne devient un étranger. Devant sa grandeur, entre l'amour et la haine il faut opter ; l'indifférence est impossible.

Impuissante contre Dieu, la haine ne l'est pas absolument contre l'œuvre de Dieu et contre les serviteurs de Dieu. Elle cherche à s'assouvir sur ce terrain, elle se venge ainsi dans la mesure que peut atteindre son faible bras, et l'histoire est pleine de forfaits qu'elle accomplit dans des persécutions sans pudeur, sans nombre, sans pitié.

Mais voici le caractère spécial et effroyable de la persécution religieuse au dix-neuvième siècle. Elle n'est plus, comme elle l'avait été jusque-là, le fait de quelques individus, de quelques groupes, de quelques gouvernements, portant à la vérité, la liberté, à la religion, aux âmes des coups plus ou moins graves.

Elle a pris corps dans une vaste organisation de toutes les rébellions et de toutes les haines, *coalisées dans un immense effort.*

Elle a pour but très arrêté la destruction absolue de toute religion et de tout ordre social ayant Dieu à sa base.

Ce que sera l'humanité sans Dieu, elle ne le dit pas clairement ; ses adeptes se querellent très fort entre eux à ce sujet, et les projets les moins insensés et les moins tyranniques n'ont rien de rassurant. Ce sera le règne des appétits tempéré par les victoires de la force, et ce ne pourra pas être autre chose « Sans la religion, disait Napoléon Ier, franc-maçon d'ailleurs, mais franc-maçon arrivé et relativement conservateur, les hommes s'entr'égorgeraient pour

la plus belle femme et la plus grosse poire. » Cette effroyable concentration des forces du mal eût été jusqu'à nos jours matériellement impossible. Maintenant les distances sont supprimées, les communications prodigieusement faciles. L'imprimerie, la poste, le télégraphe rapprochent les habitants des pays les plus divers, et c'est ainsi que le chef suprême de l'humanité peut, des hauteurs sacrées du Vatican, évangéliser directement tous les fidèles confiés à ses soins. Mais l'esprit des ténèbres entend aussi profiter de ces facilités nouvelles. Il les avait prévues et depuis le milieu du dix-huitième, il préparait l'exécution de son dessein. Le groupement de toutes les forces de l'impiété s'est préparé dans l'ombre. Il n'a pas été trop malaisé d'obtenir des passions humaines, même de la passion de l'indépendance, des sacrifices considérables au profit de la haine de Dieu et de sa loi, de toutes les passions la plus profonde et la plus âpre, et l'église de l'enfer s'est fondée.

Ce n'est plus de bâtir une tour assez haute pour braver le déluge qu'il s'agit maintenant, c'est de prendre des mesures efficaces pour chasser Dieu du globe sur lequel naissent et passent les générations humaines. Même aux plus mauvais jours des siècles passés, jamais un tel dessein n'avait été conçu. Il y avait çà et là des athées. Ces fous méprisaient l'humanité croyante, mais ils ne songeaient pas à imposer à tous leur doctrine extravagante, ils acceptaient la religion comme un fait social, se contentant de n'en avoir point pour eux-mêmes. C'est ce fait universel du respect et de la divinité qu'il s'agit actuellement de détruire, et dans l'argot de la bande des démolisseurs cette destruction s'appelle la laïcisation des sociétés modernes.

L'œuvre est tellement avancée qu'humainement parlant, son succès définitif est aussi proche que certain. Où est la force humaine qui pourrait lutter contre la maçonnerie maîtresse des gouvernements, de la presse, et par les Juifs qui la servent à condition de s'imposer à elle, de la finance, c'est-à-dire de toute la vie industrielle et commerciale des nations?

La France est encore, croyons-nous, le pays du monde où reste le plus de vitalité religieuse. Or, l'athéisme y triomphe dans le gouvernement, dans les assemblées législatives et municipales, dans l'enseignement public, dans la presse, partout enfin. Si la religion garde encore pour elle le nombre, l'irréligion a le prestige, le pouvoir, l'argent et la majorité dans les scrutins. Être descendu à ce

degré de crétinisme de ne plus croire en Dieu ou à ce degré d'avilissement de nier sans avoir cessé de croire ne nuit pas à un Français; c'est un titre à l'avancement.

Telle est la puissance d'organisation de l'antichristianisme, ou pour parler plus exactement du pur naturalisme. Cette organisation ne s'est pas constituée en un jour; mais elle existe aujourd'hui, elle a déchiré presque tous les voiles dont elle s'enveloppait jadis; elle dit tout haut : « La *Révolution, reine du monde*, c'est moi, la franc-maçonnerie, et ce n'est plus le Christ qui régnera; j'ai à tout jamais pris sa place. »

Comment un tel résultat a-t-il été obtenu, sinon sans efforts, tout au moins presque sans combat?

IV

Au dix-huitième siècle, les rois et les peuples avaient cessé d'écouter les enseignements de la papauté. En France, en Autriche, on allait jusqu'à contester l'infaillibilité du Pape dans ses décisions solennelles sur la foi et les mœurs; que pouvaient peser ses avertissements et ses conseils?

Dès 1738, Clément XII, dans la franc-maçonnerie encore en germe, avait discerné les périls dont cette institution satanique menaçait le monde. S'il eût été écouté, c'était chose facile que d'écraser le serpent dans l'œuf. Benoît XIV, ce Pape d'une sagesse si haute et d'une si grande renommée, parla à son tour. Mais tenir compte des rescrits de la curie romaine, c'eût été garder la naïveté d'un autre âge. On prêtait l'oreille à des oracles moins démodés que ceux du Vatican. On écoutait l'incomparable marquis de Voltaire, Christ-moque sans doute, mais si divertissant. La philosophie offrait de si agréables satisfactions à l'orgueil et se montrait si indulgente à la luxure! En ce siècle de frivolité et de corruption, l'athéisme put sinon s'étaler hardiment au grand jour, au moins trouver assez de connivences pour commencer avec quelques précautions l'investissement de la société chrétienne. Il se met à l'œuvre, et en moins d'un siècle, le groupe des apostats fédérés était assez puissant pour faire 89 et peu après 93.

Depuis cette époque, maîtresse des gouvernements et directrice de l'opinion, la franc-maçonnerie n'a cessé d'étendre son action. Là où elle éprouvait quelque résistance, une révolution suscitée par elle

ramenait ses adeptes au pouvoir. Toutes les guerres qui ont ensanglanté l'Europe au dix-neuvième siècle sont son œuvre.

Les sociétés secrètes sont maîtresses de la société publique; elles en disposent comme de leur bien, et non contentes de jongler avec les ressources matérielles des États, de mettre par exemple, dans l'escarcelle de leurs adeptes, fonctionnaires publics de la république française, la modeste gratification de cent vingt millions par an, elles entendent s'emparer des âmes elles-mêmes et jeter la population tout entière dans le moule abject du naturalisme.

Nous avons dit : les sociétés secrètes. Toutes ces sociétés se rattachent à la maçonnerie, comme les rameaux à la souche. Ligue de l'enseignement, internationale, solidaires, associations en apparence inoffensives, sociétés de gymnastique, de tir, etc., c'est toujours la grande coalition antichrétienne, et partout la main de la franc-maçonnerie se retrouve.

C'est ce qu'expose admirablement l'Encyclique *Humanum genus*.

« Il existe dans le monde un certain nombre de sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels. En fait, elles sont identiques à la franc-maçonnerie, qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent. Et, bien qu'à présent elles aient l'apparence de ne pas aimer à demeurer cachées, bien qu'elles tiennent des réunions en plein jour et sous les yeux de tous: bien qu'elles publient leurs journaux, toutefois, si l'on va au fond des choses, on peut voir qu'elles appartiennent à la famille des sociétés clandestines et qu'elles en gardent les allures. Il y a, en effet, chez elle, des espèces de mystères que leur constitution interdit avec le plus grand soin de divulguer, non seulement aux personnes du dehors, mais même à bon nombre de leurs adeptes. »

« A cette catégorie appartiennent les conseils intimes et suprêmes, les noms des chefs principaux, certaines réunions plus occultes et intérieures; ainsi que les décisions prises, avec les moyens et les agents d'exécution. A cette loi du secret concourent merveilleusement : la division faite entre les associés des droits, des offices et des charges, la distinction hiérarchique, savamment organisée, des ordres et des degrés, et la discipline sévère à laquelle tous sont soumis. La plupart du temps, ceux qui sollicitent l'ini-

tiation doivent promettre, bien plus, ils doivent faire le serment solennel de ne jamais révéler à personne, à aucun moment, d'aucune manière, les noms des associés, les notes caractéristiques et les doctrines de la société. C'est ainsi que, sous des apparences mensongères, et en faisant de la dissimulation une règle constante de conduite, comme autrefois les manichéens, les francs-maçons n'épargnent aucun effort pour se cacher et n'avoir d'autres témoins que leurs complices.

« Leur grand intérêt étant de ne pas paraître ce qu'ils sont, ils jouent le personnage d'amis des lettres ou de philosophes, réunis ensemble pour cultiver les sciences. Ils ne parlent que de leur zèle pour les progrès de la civilisation, de leur amour pour le pauvre peuple. A les en croire, leur seul but est d'améliorer le sort de la multitude et d'étendre à un plus grand nombre d'hommes les avantages de la société civile. Mais, à supposer que ces intentions fussent sincères, elles seraient loin d'épuiser tous leurs desseins. En effet, ceux qui sont affiliés doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs; de se tenir toujours prêts, sur la moindre notification, sur le plus léger signe, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux, et même à la mort.

« Que si tous les membres de la secte ne sont pas obligés d'abjurer explicitement le catholicisme, cette exception, loin de nuire au plan général de la franc-maçonnerie, sert plutôt ses intérêts. Elle lui permet d'abord de tromper plus facilement les personnes simples et sans défiance, et elle rend accessible à un plus grand nombre l'admission dans la secte. De plus, en ouvrant leurs rangs à des adeptes qui viennent à eux des religions les plus diverses, ils deviennent plus capables d'accréditer la grande erreur du temps présent, laquelle consiste à reléguer au rang des choses indifférentes le souci de la religion, et à mettre sur le pied de l'égalité toutes les formes religieuses. Or, à lui seul, ce principe suffit à ruiner toute la religion catholique, car, étant la seule véritable, elle ne peut, sans subir la dernière des injures et des injustices, tolérer que les autres religions lui soient égalées. »

Nous ne pouvons suivre l'Encyclique dans l'exposition si lumineuse des attentats de la maçonnerie. Mais ils ne sont que trop connus. Ce qu'il importe toutefois d'observer, c'est que les actes de

persécution qui se succèdent sans relâche ne sont aucunement le résultat en quelque sorte fortuit de passions individuelles; ceux qui les accomplissent ont reçu des instructions, des ordres; leurs odieux agissements sont l'exécution savamment graduée du programme maçonnique. La maçonnerie est exigeante vis-à-vis de ses valets; le mandat qu'elle leur donne ou qu'elle leur fait donner dans les élections qu'elle manipule, est vraiment impératif. L'obéissance du religieux s'arrête où commencerait l'injustice; le maçon doit se soumettre en tout : *perindè ac cadaver*. Du moment où, abjurant sa conscience chrétienne, il s'est livré à la secte, dans l'espoir de faire son chemin, pourquoi aurait-il des scrupules et sur quoi s'appuierait-il pour refuser de tenir son serment?

Ici la maçonnerie opère avec circonspection; là, elle agit avec brutalité, elle sait même flatter habilement les princes qui la servent dans l'exécution de ses plans. Relativement à la façon dont devra être constituée l'humanité laïque, l'accord n'existe ni dans son sein ni entre elle et les sociétés plus avancées qui partagent son impiété en ayant d'autres visées sociales. — Si l'union entre tous les ennemis de Dieu et de la société chrétienne était parfaite, sans le plus prodigieux des miracles, la victoire de la vérité et du bien serait impossible. — Mais, en somme, et qui n'a pu le remarquer à la Chambre des députés? dès qu'il s'agit de la guerre à Dieu, toutes les gauches oublient leurs divergences et s'unissent en faisceau compacte. L'Église de l'enfer a son unité, l'unité dans la haine de Dieu et du peuple de Dieu.

La conclusion, c'est que nous n'aurons rien fait, tant que le pays n'aura pas échappé aux étreintes de la maçonnerie, tant que la nation sera la proie de cette secte cosmopolite qui vit sur son territoire. La forme du gouvernement est ici d'un intérêt secondaire. Une monarchie maçonnique ne nous délivrerait pas plus qu'une république maçonnique. Il nous faut un gouvernement français et chrétien; il nous faut des conditions d'existences nationales et religieuses. Là est la délivrance.

Est-ce encore possible, et la maçonnerie peut-elle être débusquée des fortes positions qu'elle a su occuper et d'où chaque jour, la légalité à la main, elle opprime savamment ce pauvre pays?

Ou bien sommes-nous voués à une irrémédiable servitude?

V

Le Voyant du Vatican ne veut pas que nous désespérions.

Il n'ignore aucune des misères de l'humanité moderne, il a sondé toutes ses blessures; il s'est rendu un compte exact des récents progrès des puissances de l'enfer. Il sait qu'elles ne prévaudront pas contre l'Eglise; il se persuade aussi qu'elles n'auront pas raison des nations catholiques et spécialement de cette France qu'il chérit si tendrement et dont l'avenir lui est si cher.

Mais il veut qu'on prie et qu'on agisse.

« Il faut, en premier lieu, nous dit-il, *arracher à la franc-maçonnerie le masque dont elle se couvre et la faire voir telle qu'elle est.* »

S'il s'agit de la secte, en général, rien n'est plus facile. Les livres et les brochures abondent. Et si l'on veut des documents, les journaux officiels et officieux de la secte ne sont nullement inabordables, Malgré des réticences calculées, ils en disent assez pour qui sait comprendre. Avec un léger sacrifice d'argent, on peut répandre les publications antimaçonniques. Une revue vient de se fonder pour mettre les honnêtes gens au courant des agissements quotidiens de la secte. Le nom de son directeur suffit à la recommander (1).

Mais ce n'est pas assez. Ces honnêtes gens doivent surveiller les agissements des adeptes dont on trouve assez généralement la trace dans les actes de persécution locale. Un curé se voit tout à coup privé de son traitement; des religieuses, objet de la vénération générale, sont expulsées de l'hôpital ou de l'école; un fonctionnaire digne de tout éloge, mais pratiquant, subit une disgrâce; des exhibitions impies et grossières se font tout à coup dans une localité paisible et chrétienne; un journal dont le blasphème est l'ornement quotidien, se répand; le bataillon scolaire est traîné aux champs le dimanche pendant l'office : sachons et proclamons ce que dans ces occurrences la maçonnerie du pays a imaginé, conseillé, accompli.

Il faut, en second lieu, *faire en sorte que les masses acquièrent la connaissance de la religion.*

« Nous conseillons très fort d'exposer soit par écrit, soit de vive voix et dans des discours *ad hoc*, les éléments des principes sacrés qui constituent la philosophie chrétienne. Cette dernière recommandation a surtout pour but de guérir par une science de bon aloi les

(1) La *franc-maçonnerie*, revue mensuelle par M. Rastoul, 6, rue Cassette, Paris.

maladies intellectuelles des hommes et de les prémunir, tout à la fois, contre les formes multiples de l'erreur et contre les nombreuses séductions du vice, surtout en un temps où la licence des écrits va de pair avec une insatiable avidité d'apprendre. L'œuvre est immense ; pour l'accomplir, vous aurez avant tout l'aide de la collaboration de votre clergé, si vous donnez tous vos soins à le bien former et à le maintenir dans la perfection de la discipline ecclésiastique et dans la science des saintes lettres. »

« Toutefois, une cause si belle et d'une si haute importance appelle à son secours le dévouement intelligent des laïques qui unissent les bonnes mœurs et l'instruction à l'amour de la religion et de la patrie. Mettez en commun, Vénérables Frères, les forces de ces deux ordres, et donnez tous vos soins à ce que les hommes connaissent à fond l'Église catholique et l'aiment de tout leur cœur. Car plus cette connaissance et cet amour grandiront dans les âmes, plus on prendra en dégoût les sociétés secrètes, plus on sera empressé de les fuir. »

Combien ces paternelles recommandations sont opportunes! Puissent-elles être entendues par ces écrivains, par ces journalistes honnêtes mais frivoles, mais désireux surtout de popularité et de succès, qui pourraient tant pour répandre dans les masses la connaissance et l'amour de l'Eglise, mais qui font si peu !

L'apostolat laïque réclame plus que les vertus vulgaires. C'est pourquoi Léon XIII demande le développement du Tiers-Ordre de Saint-François et de la Société de Saint-Vincent de Paul. Il faut des corps d'élite pour gagner les batailles.

Ensuite le regard du Père commun s'arrête avec tendresse sur la foule des travailleurs. Il recommande « ces corporations ouvrières destinées à protéger, sous la tutelle de la religion, les intérêts de travail et les mœurs des travailleurs ». Le vicaire de Jésus-Christ y voit un des moyens les plus puissants de lutter contre les sectes. C'est, hélas! pour cela même que la liberté d'association, si largement octroyée aux syndicats révolutionnaires, est si brutalement refusée aux associations catholiques. Il faut combattre pour l'obtenir. Il faut la pratiquer dans la mesure du possible. Enfin le pape, rappelant que la grande affaire de l'heure présente est l'éducation de la jeunesse, demande qu'on la préserve du venin de l'instruction sectaire et qu'on la prémunisse contre l'embauchage dans les sociétés secrètes.

Les limites de cet article, déjà long, nous obligent à ne rien ajouter à ces indications trop sommaires, tous nos amis d'ailleurs voudront lire et faire lire autour d'eux l'Encyclique *Humanum genus*. Il faudrait désespérer de l'avenir, si le grand cri d'alarme jeté par la sentinelle d'Israël n'avait pas des retentissements profonds dans les âmes catholiques. Malheur au monde et malheur à la France, si au moment où tout se prépare pour une crise dont les jours de la Commune de Paris n'ont été que le faible prélude, où la maçonnerie bourgeoise, trompée dans ses calculs égoïstes et débordée par les masses, instruites à ne pas plus vouloir de maître que de Dieu, ne pourra plus arrêter l'effort de l'immense jacquerie préparée par ses soins, malheur au monde et malheur à la France si les catholiques français n'avaient pas répondu au suprême appel du successeur de Pierre!

« Fière de son succès, la secte maçonnique marche d'un pas insolent, et il semble que rien désormais ne peut arrêter ses complots. Ses affiliés, tous unis par de criminels serments et par un même secret dessein, se prêtent un mutuel appui et s'excitent les uns les autres à tous les attentats. A une si vive attaque doit répondre une défense non moins vive. Qu'ainsi donc tous les gens de bien s'unissent, eux aussi, et forment une immense coalition de prières et d'efforts... Nous avons la confiance que Dieu daignera envoyer un secours opportun et miséricordieux au genre humain dans un si effroyable péril. » Ainsi conclut le vicaire de Jésus-Christ.

Léon XIII a fait son devoir de général; faisons notre devoir de soldats.

A. DELAPORTE, *P. M.*
